

## Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 31 juillet 1898

---

### Discours prononcé par M. Albert DEZ, Professeur d'Histoire

Mesdames, Messieurs,  
Chers Elèves,

Parlons donc de la géographie, puisque tout le monde en parle. A notre tour, prions-la de comparaître et de nous dire ses bienfaits. C'est une science excellente, fille des Grecs à l'esprit inventif, à la langue souple. Elle saura nous répondre, si nous savons l'interroger. Vous aimeriez mieux peut-être m'entendre vanter les bonheurs de cette liberté à laquelle nous allons vous rendre, et que vos maîtres sont non moins impatients que vous de goûter. Mais le moyen, je vous le demande, de célébrer le ciel des vacances et son éclatant soleil entre ces hautes murailles, sous ce voile épais qui emprisonnent les regards ? Oserais-je vous faire entrevoir les grandes forêts au pied de ces longs et mélancoliques poteaux qui seront peut-être un jour des arbres ? Ah ! les belles perspectives ! la montagne, la mer, les cours d'eau puissants ! et tout ce vaste monde enfin, que vos jambes ou vos bicyclettes vont arpenter avec une hâte fiévreuse ! Eh bien ! nous en parlerons tout de même. Mais nous en parlerons scientifiquement, synthétiquement – et rapidement, ce qui ne gênera rien, n'est-ce pas ?

Et d'abord, si vous le voulez bien, nous ferons tout de suite justice d'une opinion qui commence à se répandre et que, pour ma part, j'estime dangereuse. A en croire bon nombre de personnes, et non des moins influentes, la géographie est une aventurière. On ne fraie avec elle que sur les grandes routes. A ceux qui veulent cultiver son amitié, elle ne demande que des jarrets endurcis par la course, des biceps bien saillants et prêts à la lutte. La vue des livres ne lui dit rien qui vaille. Les livres ? C'est bien cela qu'il nous faut ! Est-ce avec cela qu'on réussit ?

Prends-moi le bon parti ! Laisse-là tous les livres !

Vous crierait-elle, prenant au sérieux l'ironique exhortation du poète. Tu veux apprendre, dis-tu ? Allons, viens ! on apprend en marchant. Cela est meilleur pour la santé ! Et puis n'est-ce pas beaucoup plus amusant ?

Chers élèves, je vous connais trop bien pour craindre que vous écoutiez les conseils de la sirène. Mais, sachez-le, il y a eu confusion. La vraie géographie est une personne sage, qui ne fait pas l'école buissonnière. Certes, elle goûte plus que toute autre les enseignements de la nature. Mais elle sait que la nature ne révèle rien aux ignorants, aux étourdis, à ceux qui n'ont pas pris le temps de préparer leur instrument d'observation, l'esprit. Ceux-là pourront, dès leur plus jeune âge, si leurs mères y consentent, mettre de nombreux kilomètres entre eux et la maison paternelle. De ce tourisme effréné, ils rapporteront surtout le souvenir et les marques des nombreuses chutes faites en route. – La vraie géographie, si vous la prenez pour guide, vous mènera d'abord sur les bancs du Lycée. Elle se gardera même de vous dire : dépêche-toi, aie vite fini ; c'est seulement une fois sorti, et parti bien loin, que tu seras un homme. Elle vous dira au contraire : c'est ici que ta vie se prépare ; c'est ici que tu dois devenir

un homme. Travaille, pour parcourir utilement ces grands chemins du globe sur lesquels je veux t'emmener avec moi. Réfléchis, et tu montreras à l'étranger que le Français n'est pas, par définition, un être qui parle à tort et à travers. Apprends, afin de ne pas partir aux colonies avec tes mains dans tes poches et ta naïve volonté pour tout bagage.

Et maintenant, parlons sans métaphore. De ce que la géographie est une science d'observation, il ne s'ensuit pas qu'on puisse y être initié sans le secours de l'étude. Pour observer avec fruit, il faut savoir déjà ce que l'on veut observer. Cette vérité, applicable à toutes les sciences où l'expérience intervient, l'est à la géographie particulièrement. Peut-être même est-ce l'apprenti géographe qui a le plus besoin d'utiliser les connaissances acquises dans sa partie, de s'en bien pénétrer au début. Quelle sottise ce serait de négliger le bel outillage fabriqué de longue main : livres, tableaux, cartes, gravures, photographies, instruments de toute espèce, et de prétendre y substituer je ne sais quelle manie de la locomotion ! – Il faut agir, prétendent les apôtres de la nouvelle méthode. Le cerveau s'atrophie à l'ombre des murailles scolaires, ajoutent-ils. Ne devraient-ils pas craindre plutôt que l'esprit ne languisse dans l'excessif déploiement des énergies musculaires ? Mais on insiste. Les voyages forment l'esprit. Voilà, dit-on, l'unique, le vrai manuel de géographie. – A Dieu ne plaise que je nie l'utilité des voyages. Toutefois ceux qui prônent leur exclusive efficacité me font songer à l'Anglais que Taine raille doucement dans ses Notes sur l'Angleterre. Il s'en va, le brave insulaire, droit sur ses larges pieds, confiant dans son audace et dans son parapluie. On s'étonne, on admire son flegme, on l'interroge timidement. Et lui de répondre – quand il daigne répondre - : « Je dois voir. » « I must see. » Apparemment quelqu'un lui a dit, comme les canards à la tortue de La Fontaine :

« Voyez-vous ce large chemin ?

.....

Vous verrez maint république,  
Maint royaume, maint peuple ; et vous profiterez  
Des différentes mœurs que vous remarquerez.  
Ulysse en fit autant. »

Mais voilà ! Ulysse était le plus avisé des Grecs. C'était un protégé de Minerve, qui, vous le savez, ne place pas ses amitiés au hasard, les réservant aux gens studieux, aux laborieux d'esprit. Ulysse put profiter de ses voyages et en faire profiter ses compatriotes. J'en atteste la vaste littérature née de ses récits.

D'ailleurs, est-il besoin de remonter à Ulysse ? Interrogez nos grands explorateurs, j'entends les explorateurs de notre époque, ceux que nous prenons l'agréable habitude d'applaudir périodiquement, au retour de ces magnifiques investigations des pays sauvages, où il leur faut déployer tant de qualités morales, tant de patience, inutile d'ajouter tant d'intelligence. Ce ne sont pas d'habitude, remarquez-le, des savants, des géographes de profession. Beaucoup sortent des rangs de notre admirable armée. Il est vrai qu'ils mettent comme une sorte de coquetterie à éviter l'emploi de la force, à laisser leur épée au fourreau. Or je doute que vous entendiez un seul d'entre eux regretter l'instruction générale reçue par lui et le temps consacré à cette instruction. Voici au contraire comment s'exprime un des plus sympathiques parmi ces conquérants de notre Afrique Française, le Directeur Binger, dans une brochure dont, entre parenthèses, je recommande la lecture à ceux de vous qu'attirent les horizons lointains (*Comment on devient explorateur*) :

« On s’imagine volontiers que, pour être explorateur, l’entrain, la jeunesse, la vigueur et un excellent moral sont suffisants.

« Ce sont là évidemment des qualités précieuses ; encore faut-il posséder un certain bagage de connaissances d’ordres très divers ...

« Il ne suffit pas de remarquer tout ce qui frappe l’imagination, il est encore indispensable d’approfondir ce qu’on observe. Le plus souvent, ce qu’il y aura de plus intéressant sera ce qui sera le plus difficile à discerner. »

Remarque ingénieuse et profonde ! Mais écoutez le mot de la fin :

« Le désir de bien faire n’est pas suffisant ; il faut savoir. »

Tout est là, en effet. Il faut savoir. Et, pour savoir déjà, il faut avoir appris. Il faut réfléchir. Par conséquent, il faut avoir fait l’apprentissage de la réflexion.

Certainement, je ne voudrais pas à mon tour pousser ma pointe jusqu’au paradoxe. Préservons-nous des excès de langage qui dénaturent la pensée. Ainsi n’allons pas soutenir que, pour devenir géographe, le mieux soit de se faire ermite. Seulement prenons garde que les limites du domaine de la géographie sont à peu près fixées ou le seront bientôt, et que désormais il faudra surtout en défricher, en cultiver le terrain. Sous prétexte de maintenir le prestige des grands voyageurs, des Humboldt ou des Livingstone, refuserons-nous le parchemin de géographe à ces illustres travailleurs, véritables constructeurs de la science du globe terrestre, qui ne sont pas, ou qui ne sont guère sortis de leurs bibliothèques, et qui s’appellent Carl Ritter, Pétermann, Reclus ? A coup sûr, je ne serai pas démenti par le savant et infatigable professeur de notre Institut Géographique, qui a bien voulu accepter de présider cette fête, si j’affirme qu’on peut revendiquer le titre de géographe sans avoir traversé les océans, brûlé sous les Tropiques, gelé sous les Pôles, que dis-je ? sans avoir dépassé les frontières d’une patrie richement douée comme la nôtre ;

Il n’y a donc aucun motif, vous le voyez, de prononcer le divorce entre la géographie et les autres disciplines dont se compose notre système d’éducation universitaire. S’il est vrai que l’objet propre de ce système soit de développer chez vous, chers élèves, les facultés de raisonnement et d’observation, la géographie s’en trouve à merveille. Il s’agit de la géographie intelligente. L’autre, celle dont la méthode, disons plutôt la routine, consistait à dresser des catalogues de noms, celle qui triomphait, implacable dans ses dénombrements, celle-là n’est plus. Mais n’entassons pas, je vous prie, sur ses cendres tous les péchés d’Israël. Tout enseignement a eu ses superstitions et peut avoir encore ses procédés douteux. C’est ici que se révèle, je le dis avec une fierté légitime, le grand mérite de notre Université. Nous y travaillons obstinément à perfectionner nos moyens d’éducation, à les rapprocher toujours plus d’un idéal de raison que chacun de nous porte en lui-même. Dans cet effort vers le mieux les professeurs de géographie ne sont pas les moins ardents. Dirai-je qu’ils ne sont pas les moins heureux ? Cela m’est permis, si je songe aux progrès faits par leur enseignement depuis un quart de siècle, et dont notre jeunesse, je l’affirme, recueille déjà les fruits. – Mais ces progrès ne menacent nullement l’équilibre de l’édifice. La géographie n’est pas ingrate. C’est en bons offices qu’elle paie l’hospitalité accordée. Certains docteurs imaginaient naguère une transformation de notre éducation nationale où la géographie, flanquée des langues vivantes, aurait pris la première place. Pour mon compte, je me détourne des mains qui offrent de pareils présents. Car la valeur d’une instruction soi-disant générale, d’où disparaîtraient complètement le latin et le grec, ces éducateurs de nos cerveaux français, éprouvés par un long usage, m’inspire d’insurmontables défiances. Je n’ai point mission de parler au nom des langues vivantes. J’imagine toutefois qu’elles souffriraient autant que la géographie de

l'amointrissement de forces causé par une amputation pareille. A vrai dire, quand j'entends aujourd'hui encore dénoncer, dans des discours à la saveur fortement ironique, la vaité des langues mortes et leur inaptitude à la formation des esprits solides, je ne puis m'empêcher de sourire. Et je songe, moi géographe, au petit ouvrier rattacheur de la manufacture cotonnière de Blantyre, en Ecosse, à cet enfant de dix ans qui, sue ses premiers gains, achetait une grammaire, puis un dictionnaire de la langue latine, et poursuivait avec acharnement, de dix ans jusqu'à seize, l'étude de cette langue morte. L'enfant devait être un jour le plus grand explorateur de l'Afrique, une des plus belles et des plus pratiques intelligences des temps modernes, David Livingstone, aussi populaire peut-être chez nous que dans son pays natal. Virgile et Horace furent ses auteurs favoris. Ils n'ont donc pas eu sur ses organes l'influence débilante qu'ils auraient, paraît-il, exercée sur les bras et les jambes d'un de nos plus spirituels contemporains. Affaire de tempérament, sans doute, et non de méthode.

Mais il ne suffit pas d'affirmer l'union étroite de la géographie avec les autres éléments de l'éducation classique. Parmi ces éléments il faut lui assigner sa place. A cette fin, j'ai besoin de définir plus rigoureusement que je ne l'ai encore fait la science, objet de notre entretien, et, je l'espère, de notre commune affection. C'est que, voyez-vous, la géographie étant aujourd'hui à la mode, ses nombreux clients célèbrent son culte sous des noms variés, mais tous pompeux à l'envi et passablement déconcertants. Les fidèles du temps jadis auraient quelque mal à reconnaître leur vieille divinité. Où le français n'atteint point, l'allemand, l'anglais, le scandinave, et même de purs jargons arrivent à la rescousse. On fait dire aux Grecs ce qu'ils n'ont jamais dit. – Après tout, je reconnais que géomorphogénie sonne encore mieux aux oreilles que géographie. Des vallées, des montagnes, un sol nivelé, voilà qui ne dit pas grand'chose à vos esprits et les laisse froids, n'est-ce pas ? Mais des synclinaux, les anticlinaux, des pénéplaines, cela se comprend tout de suite, cela est saisissant, c'est admirable ! – Arrêtons-nous : on nous accuserait de railler en un sujet très sérieux. Chers élèves, je suis le premier à souhaiter que vous ayez des clartés de tout. Et pourquoi nous interdirait-on de vous exposer, très simplement d'ailleurs, et sans étalage d'érudition, les résultats des recherches faites actuellement sur les formes exactes de notre globe, sur les modifications qu'elles subissent ? C'est de notre demeure qu'il est question. Les détails de son architecture ne peuvent nous laisser indifférents. – Mais voulez-vous connaître le fond de ma pensée ? Je vous avoue que ce qui m'intéresse dans l'édifice, c'est moins la nature des matériaux qui le composent que son aménagement pour le bien-être de l'habitant. La géographie usuelle, la géographie scolaire, doit être avant tout la science des rapports de la terre avec l'homme. Ces Grecs à l'esprit si fin, si curieux, dont nous avons plusieurs fois invoqué l'autorité, ne s'y trompaient pas. Leurs géographes les plus remarquables, Strabon par exemple, ne perdirent jamais de vue dans leur étude de la terre « habitée », comme ils disaient, l'application de leurs connaissances à l'utilité de l'homme. Or l'exemple est d'autant meilleur à suivre que l'espèce humaine est en train d'encombrer le monde et que la satisfaction de ces besoins devient un problème chaque jour plus pressant. Vous m'accorderez donc sans peine, je le suppose, que la géographie, définie comme je viens de le faire, est au nombre des « humanités », j'allais m'écrier, mais je suis trop modeste pour m'avancer si loin, la première des « humanités ».

Mais encore, qu'est-ce à dire ? Car le géographe doit être précis autant que modeste. Je dis que nous ne contenterons pas de goûter en artistes les merveilles de la nature, ni même de surprendre ses secrets par simple curiosité investigatrice. La considération des climats, des flores, des faunes, ne sera pas pour nous le prétexte de spéculations ambitieuses, bourrées de chiffres et de noms étranges. Mais elle nous offrira le moyen précieux de donner à chaque habitant des races humaines sa physionomie propre et comme sa marque d'identité. Lorsque

nous scruterons le régime des cours d'eau, nous les envisagerons, suivant une définition célèbre, comme des « chemins qui marchent », et, s'ils ne veulent pas marcher, comme des dispensateurs de fertilité, ou des réservoirs de force, ressource future et suprême de nos industries. Nous aborderons avec joie les grandes montagnes. Mais nous nous garderons de leur demander trop indiscrètement leur âge. De peur de les effaroucher, nous ne les presserons point de questions trop nombreuses et d'hypothèses fatigantes sur leur « tectonique ». Je crois que nous flatterons davantage leur amour-propre en leur demandant si elles sont des montagnes de « lait » ou des montagnes de « graisse », pour parler le langage expressif des pâtres de notre Auvergne et de notre Savoie. Nous aurons surtout plaisir et profit à voir en elles les nourricières des fortes races d'hommes, dégénérées parfois dans l'atmosphère plus molle des basses altitudes. De même, quand nous descendrons des hautes cimes, ne sera-ce pas pour suivre à travers les plaines la conquête par les peuples d'une vie confortable, pour étudier l'adaptation d'un sol moins tourmenté aux civilisations brillantes ? – J'ai pris, vous le voyez, les exemples les plus simples. Il n'est pas nécessaire, je pense, de les multiplier pour assurer à la géographie sa place définitive, dans notre enseignement à côté de l'histoire. L'une étudie la vie passée de l'homme sur la terre, l'autre recherche les conditions terrestres de sa vie actuelle. Toutes deux tirent de leur étude des conclusions, des leçons intéressantes au plus haut point pour l'avenir de l'humanité. Et leurs conclusions ne se contredisent jamais. Les deux sciences se valent. Elles se sont reconnues comme sœurs dès le jour, ancien déjà, où leur affinité naturelle les a rapprochées. Rien ne les séparera, non pas même le zèle intempestif de novateurs, sincères, je le veux bien, mais trop intéressés à célébrer les mérites de l'une aux dépens de l'autre.

Cette profession de foi me dispensera, je l'espère, de préparer par des précautions oratoires ce qui me reste à dire. Je voudrais, en finissant, solliciter pour l'enseignement de la géographie, non pas la primauté, qui ne lui est pas due, mais un privilège. Ou, si vous l'aimez mieux, je voudrais signaler en lui une grâce spéciale. Cet enseignement me paraît le plus propre à créer entre l'éducation universitaire et l'éducation du foyer domestique le lien étroit qui les fera se compléter heureusement. Les ennemis de l'Université, - leur hostilité prouve sa force, - lui reprochent de ne pas rechercher cette union. Quelle erreur ! pour ne pas dire quel mensonge ! Vos maîtres, chers élèves, et j'ajouterai, chers parents de nos élèves, vos maîtres de tout ordre, administrateurs, professeurs, surveillants, la souhaitent passionnément, l'entente bénie du Lycée et de la famille. Ils la souhaitent, non point pour eux, à coup sûr, non point pour les progrès de leur influence dans la société, et c'est ce qui explique cette fière réserve dont les habiles leur font un crime. Ils la souhaitent pour vous, pour votre perfectionnement, pour la grandeur de la patrie que vous perpétuerez après nous, et qu'ils chérissent uniquement. – Or, s'il est un de nos enseignements qui favorise la collaboration des parents et des maîtres, n'est-ce pas celui dont je vous ai entretenus ? En effet ; n'est-ce pas celui dont les leçons prolongent le mieux leur écho par-delà les murs du Lycée ? N'est-ce pas celui dont les souvenirs peuvent le plus utilement entretenir ces bonnes et saines conversations de la soirée où se mêlent toutes les voix joyeuses de la famille réunie ? Aujourd'hui les bruits de l'épopée napoléonienne vont s'affaiblissant. Ce ne sont plus, comme au temps de Béranger, les récits de batailles qui enflammeront à la veillée les imaginations héroïques. Les aventures les plus goûtées seront celles des explorateurs. Les récits captivants auront pour sujets les grandes entreprises coloniales. On ne suivra plus sur des cartes informes les itinéraires d'un conquérant. Mais on marquera sur ces beaux atlas que vous savez les étapes des pionniers de la civilisation, des propagateurs de l'influence nationale. Enfin les exemples qui tenteront votre ambition juvénile, mes chers enfants, seront, je n'en doute pas, ceux de vos aînés déjà partis courageusement pour les terres lointaines. N'était-il pas des nôtres, ne l'avons-nous pas vu sur ces bancs où vous vous asseyez, ce brave Pauly, mort il y

a quelques semaines dans l'hinterland du Libéria, où il allait, avec la confiance et le zèle de ses vingt-cinq ans, faire, comme il disait, de la géographie pour la France ? Qu'il me soit ici permis de saluer sa mémoire, au nom de ses maîtres qui ne l'ont pas oublié, au nom de ses jeunes camarades qui l'admirent.

Evidemment, mes chers amis, vous ne marcherez pas tous sur ses traces. Mais tous, je le dis avec joie, car cela est un bon signe, vous montrez de l'ardeur pour ces belles études, le vrai « *ludus pro patria* », dont j'ai fait l'éloge. Vous et vos pareils m'auriez au besoin suggéré les arguments qui m'ont servi. Vous aimez la géographie. Ses leçons resteront, j'en suis convaincu, un des côtés riants de votre passé d'élèves. Elles auront contribué, laissez-moi le croire, à vous faire aimer votre Lycée. – En ce moment il me vient un remords. J'ai eu, en commençant, des paroles presque maussades pour notre jeune maison. Les joueurs de tennis m'ont certainement regardé de travers quand j'ai paru me plaindre de parler un quart d'heure là où ils ont toute l'année pris leurs ébats pleins d'entrain. Faisons amende honorable. Reconnaissons que, par les soins d'une administration attentive, l'air et la lumière pénètrent à flots à travers classes, couloirs et préaux. Quant aux arbres qui encadrent cette enceinte, et qui déjà rivalisent de hauteur avec les toitures, les oiseaux du quartier les vengent de mes dédains injustifiés. Je me suis laissé dire que, par les soirs d'hiver blancs de neige, ces fins appréciateurs des bons gîtes s'y blottissent, à rangs serrés, comme en un sûr refuge. Chez eux aussi, sans doute, le Lycée « Vert » est désormais populaire.

## **Albert DEZ**

()

*Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure  
Agrégé d'histoire et géographie (1881)  
Professeur à Buffon (de 1889-90 à 1923-24)  
précédemment Professeur au Lycée de Rouen*